**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse
**Band:** 86 (1944)
**Heft:** 7

**Artikel:** Les opérations du corps expéditionnaire anglais en mai 1940 [fin]
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-650341

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Les opérations du corps expéditionnaire anglais en mai 1940 [1]

*(Fin)*

## L'ARMISTICE BELGE.

Le 27 mai, je reçus un nouveau télégramme du secrétaire d'Etat : « Je tiens à insister sur le fait que la seule tâche à envisager à présent, c'est l'évacuation en Angleterre du maximum de vos troupes ». Il était donc urgent de discuter de nouveaux plans avec le général Blanchard, car aucun plan n'avait encore été établi par le G. Q. G. ou une autre haute autorité française pour une retraite au nord de la Lys. Je n'avais aucune idée de ce que lui ou l'amiral Abrial pouvaient envisager.

Dans la soirée, je quittai mon quartier général de Houtkerque avec le chef d'état-major général et l'officier de liaison français pour tenter d'atteindre le général Blanchard. Je ne pus le trouver à la Panne ; j'allai donc au Bastion 32 à Dunkerque voir l'amiral Abrial, et j'appris seulement que ce dernier et le général Fagalde ignoraient tout de lui.

Tandis que j'étais au Bastion, le général Koeltz me demanda, peu après 23 heures, si j'avais appris que le roi des Belges avait demandé un armistice à partir de minuit ce jour même. C'était la première nouvelle que je recevais de ce projet, bien que je fusse déjà persuadé que les Belges n'étaient plus capables d'offrir à l'ennemi une résistance sérieuse ou

[1] Voir les numéros de mars, avril, mai et juin.

prolongée. Je me trouvais brusquement en face d'une brèche de 20 milles entre la mer et Ypres, à travers laquelle les blindés de l'ennemi pouvaient atteindre les grèves.

Du fait de l'encombrement des routes, je ne pus rentrer à mon quartier général de Houtkerque qu'à 4 h. 30 du matin, le 28 mai. J'y trouvai un télégramme du Ministère de la Guerre, arrivé à 1 h. 30, me disant que le roi des Belges capitulerait à minuit.

### La retraite vers la mer.

Dans la matinée du 28, le général Blanchard arriva à mon quartier général de Houtkerque vers 11 heures et je lui lus le télégramme du secrétaire d'Etat. Je m'aperçus alors que, tandis que nous avions reçu tous deux de nos gouvernements des instructions analogues pour l'établissement d'une tête de pont, lui, jusqu'ici, n'avait pas reçu d'ordres parallèles à ceux que j'avais pour évacuer mes troupes. Il ne voyait donc pas comment envisager l'évacuation.

Je lui exprimai ma façon de voir la situation : puisque l'armée belge avait cessé d'exister, les seules alternatives étaient l'évacuation ou la capitulation. Il devenait certain que la menace ennemie sur le flanc nord-est allait se développer dans les 48 heures suivantes. Le long flanc sud-ouest était soumis à une pression constamment croissante, surtout à Cassel et à Wormhoudt, et l'arrivée des colonnes lourdes ennemies ne tarderait sans doute plus. On ne pouvait pas négliger ces considérations. Tandis que nous discutions, un officier de liaison arriva ; il était envoyé par le général Prioux et celui-ci annonçait qu'il estimait que ses troupes n'étaient plus en état de faire aucune nouvelle manœuvre et qu'il avait donc l'intention de rester dans son secteur entre Béthune et Lille, protégé par le quadrilatère des canaux.

Je suppliai alors le général Blanchard, au nom de la France, de l'armée française et de la cause des Alliés, d'ordonner au

général Prioux de revenir. Il était impossible que ses troupes fussent si fatiguées qu'elles fussent incapables de bouger. Le gouvernement français pourrait fournir des bateaux, en tous cas pour une partie d'entre elles, et il valait mieux essayer de sauver une partie de ces soldats entraînés que d'être sûr de les perdre tous. Je ne pus rien obtenir. Il me demanda officiellement en terminant si mon intention était bien de me retirer cette nuit sur la ligne Cassel-Poperinghe-Ypres.

Je répondis affirmativement, et l'informai que j'avais à présent l'ordre formel du gouvernement de Sa Majesté d'évacuer les B. E. F. et que, si je voulais avoir une chance de réussir, il me fallait continuer ma manœuvre cette nuit même. Je me séparai du général Blanchard en termes amicaux et, quand il fut parti, je donnai des ordres pour la retraite, laissant une marge pour un changement d'idée de la part du haut commandement français — changement que j'espérais sincèrement et qui, en fait, se produisit.

Le 1er et le 2e corps devaient se retirer dans la nuit du 28 au 29 mai sur une position en fer à cheval sur la ligne Proven-Poperinghe-Ypres-Bixschoote, avec des avant-postes sur la ligne Ypres-Godevaersvelde. La position du 3e corps était plus difficile et plus confuse. La 2e division, réduite alors à un effectif inférieur à celui d'une brigade d'infanterie, s'était violemment battue et avait résisté à une puissante attaque des tanks ennemis. Elle était déjà en train de se retirer de la ligne, et elle reçut l'ordre de partir dans la direction de Beveren et Proven, prolongeant le flanc droit du 1er corps. Les 48e et 44e divisions étaient en contact avec l'ennemi sur un front de plus de 20 milles entre Bergues à Vieux Berquin par Cassel, en contact avec la 1re division mécanisée légère française, à l'ouest de Vieux-Berquin. La 1re armée française avec son 3e et son 4e corps en ligne entre Merville et Sailly-sur-la-Lys, mais elle avait perdu le contact avec son 5e corps.

La 48e division eut l'ordre de tenir encore quelques heures. Elle se retira cette nuit sous la pression de l'ennemi, avec l'aide des voitures blindées de la mission Hopkinson. La garnison de Wormhoudt fut dégagée, ainsi que les éléments de celles de Cassel qui purent se décrocher. La 44e division reçut aussi l'ordre de se décrocher dans la nuit, et de partir vers le nord-est, vers les anciennes défenses de la frontière. La 46e division, qui était allée dans la nuit du 26 au 27 de Seclin à Steenvorde, devait entrer dans le périmètre de Dunkerque.

Avant d'avoir reçu cet ordre, le commandant de la 44e division (major-général Osborne) s'était rendu au quartier général du 4e corps français, où il avait appris l'armistice belge, ainsi que le fait que le général Prioux avait l'ordre de rester sur place. Lui aussi avait tenté de convaincre le général Prioux que le seul espoir de sauver son armée, c'était la retraite.

Plus tard dans la journée du 28 mai, la 1re armée française donna de nouveaux ordres. Le général Prioux lui-même devait rester sur place avec le 4e corps, et le général de La Laurencie avec son 3e corps et le corps de cavalerie se retirerait de façon à arriver dans le périmètre de Dunkerque avant le 30 mai. La copie de cet ordre ne parvint pas au général Osborne, qui apprit ce changement lorsque, à 22 h. 30, il s'était rendu au quartier général de la 1re armée française. Comme le général de La Laurencie avait décidé de commencer son mouvement à 23 h. 30, le général Osborne eut quelques difficultés à s'organiser, mais il y parvint. Je fus profondément heureux d'apprendre qu'une partie au moins de la 1re armée française prendrait part à la retraite, aussi difficile que celle-ci pût être.

### L'occupation du périmètre est terminée.

Le 1er et le 2e corps pouvaient maintenant achever leur occupation de leurs secteurs du périmètre de Dunkerque, et leurs deux chefs rencontrèrent Sir Ronald Adam le 28 mai.

Ce matin même, le 2e corps avait donné l'ordre au quartier général de la 2e brigade de reconnaissance blindée de se charger du secteur de Furnes à Nieuport et la mer, et à la 4e division de venir le relever à partir de la ligne du canal Ypres-Comines. La 3e division devait suivre le plus tôt possible et se charger du secteur entre la frontière franco-belge et Furnes.

Ces deux divisions avaient été en ligne à Ypres depuis le 25 mai. Elles avaient tenu des positions du secteur historique du canal Ypres-Comines, à Zillebeke et aux abords est de la ville et sur ces positions, l'infanterie, bien appuyée par l'artillerie, avait obstinément tenu son terrain en face des attaques violentes de l'ennemi.

Le 1er corps donna également l'ordre à la 1re division de gagner son secteur du périmètre ; le même jour, le 1er corps reçut l'ordre d'envoyer un bataillon renforcer la garnison de Bergues. Cet ordre ne put être exécuté ce jour-là, mais le lendemain (29) on envoya un bataillon de la 46e division (9e Foresters).

Pendant ce temps, le grand quartier général avait été constamment harcelé par la crainte que les forces ennemies que libérait l'armistice belge ne devançassent notre occupation du périmètre. Il n'y avait pas de temps à perdre. Tôt, le 28, les premières troupes mobiles ennemies et les tanks avaient atteint Nieuport, et elles seraient arrivées là sans rencontrer d'obstacles, sans l'intervention d'un détachement du 12e lanciers. L'état des routes, embouteillées par les réfugiés et les soldats belges, contribua aussi à retarder l'ennemi. Pendant toute la journée, on parvint à améliorer les positions défensives et un certain nombre de détachements de différentes unités, en particulier de l'artillerie, furent rassemblés pour les défendre.

Le 29 mai, des détachements de la 12e brigade d'infanterie et de l'artillerie commencèrent à arriver ; dans la cours de la nuit, la 4e division releva les détachements variés qui avaient

tenu le secteur. Pendant toute la journée, l'ennemi avait tenté de passer le canal entre la frontière franco-belge et Nieuport. En ce dernier point, où le pont n'avait pas sauté, il établit une tête de pont dans la ville. Partout ailleurs, il fut repoussé. Quelques hommes tentèrent de passer dans des canaux de caoutchouc ; d'autres le tentèrent également, déguisés en civils et même en religieuses, ou avec réfugiés, des chevaux et du bétail. Ce jour-là, des troupes arrivant à la mer furent bombardées par la marine britannique.

Ainsi, une fois de plus, nous avions réussi à devancer l'ennemi juste à temps, et l'action rapide et courageuse des troupes nous avait fait gagner les quelques heures primordiales qui allaient rendre possible, contre toute vraisemblance, de rembarquer presque toute l'armée.

Dans l'après-midi du 28 mai, je déplaçai mon quartier général de Houtkerque à La Panne, qui était en communication téléphonique directe avec Londres. A mon arrivée, j'eus des rapports de Sir Ronald Adam et du quartier-maître général.

Ils n'étaient pas optimistes. On ne pouvait décharger aucun bateau sur les quais de Dunkerque, et il serait impossible d'évacuer beaucoup de blessés. Il n'y avait pas d'eau à Dunkerque et très peu sur les grèves. Les plans navals n'étaient pas encore entièrement en fonctionnement. 20.000 hommes attendaient sur les grèves qu'on les embarquât, 10.000 étaient partis au cours des deux dernières journées, principalement depuis Dunkerque même. Tout le secteur était embouteillé par les véhicules de troupes françaises et belges et par des réfugiés.

Ils me dirent que, d'après eux, en admettant une immunité relative des attaques aériennes, on pourrait débarquer le ravitaillement et embarquer les hommes. Mais, si les attaques ennemies continuaient avec leur violence actuelle, les grèves deviendraient aisément des tas de décombres dans les 48 heures à venir.

Je communiquai le fond de ce rapport au chef de l'état-

major impérial et je demandai au gouvernement de Sa Majesté ce qu'il fallait faire en cas de crise.

En réponse, je reçus les deux télégrammes suivants :

« Le gouvernement de S. M. approuve entièrement votre retraite pour dégager vos troupes et en embarquer le maximum... Si vous perdez toutes vos communications avec nous, et si, d'après vous, toute tentative d'évacuation de Dunkerque et des plages a échoué, ainsi que toute tentative de votre part pour les rendre à nouveau possibles, vous serez seul juge de ce qu'il vous faudra faire, lorsqu'il ne sera plus possible de nuire encore à l'ennemi ». Je reçus également un aimable télégramme d'encouragement et de vœux du roi, que je fis connaître à tous les hommes.

Le général Weygand me télégraphia ce jour-là, me demandant personnellement que l'armée britannique prît un rôle actif dans la contre-attaque nécessaire ; la situation, ajoutait-il, rend nécessaire de frapper fort. Lorsqu'il avait envoyé ce message, il ne pouvait sans doute pas avoir eu de renseignements précis sur notre position et sur les possibilités de contre-attaque qui restaient, soit aux Français, soit aux Britanniques. Le général Koeltz n'avait pas encore eu le temps de rallier le G. Q. G. avec un rapport de première main sur la situation et, en tous cas, le moment pour une pareille manœuvre sur le front nord était passé depuis longtemps.

### Arrivée des troupes françaises. Problèmes d'embarquement.

Le 29 mai, l'organisation navale commença à bien fonctionner. Cependant, pendant toute la journée, l'ennemi continua à bombarder Dunkerque depuis le sud-est, et les obus tombaient constamment sur le port et les grèves.

Du fait d'un malentendu, le personnel de certaines unités de D.C.A. avait été embarqué au lieu d'être laissé pour défendre le port. De ce fait, je dépendis entièrement de l'action

des chasseurs et je le signalai nettement au Ministère de la Guerre. Je comprenais quelle lourde tâche incombait à la R.A.F. pendant toute l'opération, et combien il était insensé de penser qu'elle pourrait réussir à protéger complètement les plages. Elle réussit cependant à arrêter la plupart des attaques ennemies et celles qui purent passer, bien qu'elles fussent parfois importantes, ne réussirent jamais à arrêter l'embarquement pendant longtemps.

Les troupes françaises arrivaient maintenant en grandes quantités dans le périmètre et elles apportaient malheureusement avec elles beaucoup de matériel. L'embouteillage était presque intolérable et, pendant deux jours, la route La Panne-Dunkerque fut totalement bloquée par des véhicules sur trois files. Les Français retiraient toutes leurs troupes derrière les fortifications de la frontière belge et, pendant les deux jours suivants, leurs manœuvres s'ajoutèrent à celles des Belges dans la partie du périmètre entre la frontière et Bergues. Les forces françaises qui se trouvaient dans le périmètre ou à ses abords consistaient en deux faibles divisions du 16e corps (60e et 68e), les troupes régionales du général Barthélémy, le 3e corps, de 2 divisions du général de La Laurencie (12e et 32e) et le corps de cavalerie, avec de l'artillerie.

L'arrivée de ces troupes, la bienvenue de tant de points de vue, soulevait de manière aiguë le problème de l'embarquement. Le gouvernement français n'avait apparemment pas signalé à l'amiral Abrial que la totalité des troupes britanniques devait être embarquée, et il parut très surpris quand je l'en informai. Il avait imaginé, semble-t-il, que seulement les éléments d'avant-garde partiraient, et que les troupes britanniques resteraient pour défendre le périmètre aux côtés des Français. J'envoyai donc Sir Ronald Adam voir l'amiral. Il lui expliqua que j'avais reçu du gouvernement de S. M. l'ordre de dégager mes troupes, ce qui avait encore été confirmé la veille.

Entre temps, les troupes françaises s'attendaient à s'embarquer en même temps que leurs camarades britanniques, bien qu'il n'y eût pas de bateaux français. Les grèves étaient encombrées de soldats français et des complications pouvaient survenir. Je priai instamment le Ministère de la Guerre de savoir quelle était l'attitude française au sujet de l'embarquement et de demander que la France prît sa part de l'envoi de bateaux. Toutefois, pour permettre à l'embarquement des soldats français de commencer sans délai, je décidai de consacrer deux bateaux anglais aux Français cette même nuit, et je leur remis la plage de Malo-les-Bains.

### Organisation sanitaire.

Les bateaux-hôpitaux travaillèrent sans cesse jusqu'au 31 mai, bien que l'incessant bombardement rendît l'atterrissage difficile et qu'il leur fallût souvent reprendre la mer sans être complètement chargés. Les blessés qui pouvaient marcher étaient pris à bord des bateaux ordinaires, soit à Dunkerque, soit sur les plages, mais pour éviter le retard à l'embarquement des hommes valides, je donnai l'ordre de n'embarquer les blessés graves que sur les bateaux-hôpitaux. Des postes de secours et de triage avaient été établis à Dunkerque et sur la plage de La Panne. Quant aux blessés très graves, ils avaient été rassemblés en deux postes de secours, à Crombeke et à Rosendael où ils seraient soignés, jusqu'à l'arrivée de l'ennemi.

### L'évacuation des 2e et 3e corps.

Le secteur du 3e corps comprenait le canal de Dunkerque à Bergues la ville même, et un peu plus de 2 milles de front à l'ouest de celle-ci. Avant la soirée du 29, le 3e corps avait retiré les 44e et 2e divisions de leurs positions et les quartiers généraux étaient embarqués. Les 44e et 48e divisions furent transférées au 1er corps et les 2, 23e et 46e divisions reçurent

l'ordre de rallier Dunkerque pour s'embarquer. Le 1er corps reçut l'ordre d'embarquer ce qui restait de la 42e division, moins la 126e brigade d'infanterie. Puis il y eut un changement : la 44e division fut embarquée et la 46e resta avec le 1er corps.

Pendant les 29 et 30 mai, les 5e et 50e divisions pénétrèrent dans le secteur du 2e corps. Celles-ci, après de très lourdes pertes, furent retirées des lignes et le 2e corps occupa un secteur entre la frontière belge et la droite de la 3e division.

Dans la soirée du 29, l'organisation du périmètre était donc terminée et Sir Ronald Adam avait accompli sa mission avec succès. Il s'embarqua ce soir même.

Le 30 mai, il restait dans la région environ 80.000 hommes de troupes britanniques à évacuer, et j'avais terminé mes plans d'évacuation des troupes. Je reçus le télégramme suivant du secrétaire d'Etat : « Continuez à défendre le périmètre actuel pour couvrir le maximum d'évacuations : celles-ci se développent bien, pour le moment... Si nous pouvons continuer à communiquer avec vous, nous vous enverrons l'ordre de rentrer en Angleterre avec les officiers que vous choisirez au moment où vous jugerez votre personnel assez réduit pour que vous puissiez passer le commandement à un commandant de corps. Nommez dès à présent ce commandant. Si les communications sont rompues, transmettez le commandement et rentrez comme indiqué ci-dessus quand le personnel restant sera inférieur à trois divisions. Ceci est en accord avec les règlements militaires et vous n'avez pas d'initiative personnelle à prendre sur ce point... Le commandant de corps que vous laisserez devra avoir l'ordre de continuer de pair avec les Français la défense et l'évacuation, soit depuis Dunkerque, soit depuis les plages ».

Le problème consistait à réduire les troupes tout en maintenant une défense du périmètre ; et cette défense ne devait pas être supérieure à la quantité d'hommes qu'on pouvait embarquer d'un seul coup.

On m'avait fait savoir d'Angleterre que les troupes britanniques et françaises devaient embarquer en proportions égales. Ainsi il sembla à un certain moment que les Britanniques devraient continuer à tenir un certain périmètre, l'actuel ou un autre plus court, pendant au moins 4 ou 5 jours, pour permettre à toutes les troupes de s'embarquer. Mais la pression ennemie augmentait et nos positions n'avaient pas de profondeur. Une ligne de dunes ne pouvait être tenue que pendant la nuit, pour couvrir la dernière phase de la retraite.

Je discutai la situation avec les commandants des 1er et 2e corps le 30 mai. L'embarquement avait bien marché pendant la journée surtout depuis Dunkerque, mais la pression ennemie avait augmenté à Furneset et à Bergues, et il était évident que l'extrémité est du périmètre ne pourrait pas être tenue beaucoup plus longtemps. L'ennemi avait commencé à canonner la plage de La Panne. J'avais toujours l'inquiétude que les mesures prises pour embarquer les Français ne se révèlent insuffisantes. J'allai donc en auto à Dunkerque pour indiquer mon point de vue à l'amiral Abrial et pour m'assurer par moi-même que l'embarquement des Britanniques et des Français en proportions égales marchait régulièrement.

L'amiral me dit qu'il était d'accord avec moi pour l'évacuation du secteur et nous discutâmes le problème de l'embarquement.

J'étais d'accord avec le général de La Laurencie pour évacuer 5000 hommes d'élite de son 3e corps, qui s'étaient battus à côté de nous et dont j'admirai beaucoup la valeur militaire. Mais l'amiral m'annonça qu'il avait des ordres du général Weygand aux termes desquels le personnel du corps de cavalerie devait avoir la priorité pour l'embarquement. La question fut réglée dans une atmosphère des plus amicales, et je jugeai par moi-même, dans la mesure où c'était possible, qu'il n'y avait aucune raison que surviennent des difficultés au sujet de la répartition des ancrages au môle de Dunkerque.

Je jugeai qu'il serait dangereux pour nous de tenter de maintenir notre position sur le périmètre, à l'extérieur des fortifications permanentes de Dunkerque pendant plus de 24 heures encore, et je décidai donc de poursuivre l'évacuation en retirant le 2e corps dans la nuit du 31 mai au 1er juin.

Dans ces conditions, on envoya au 2e corps l'ordre de faire gagner aux 3e, 4e et 5e divisions les plages de Dunkerque. La 50e division devait se replier sur les fortifications françaises de la frontière belge et passer sous le commandement du 1er corps, ainsi que l'état-major de la base britannique de Dunkerque. Ces mouvements commencèrent à s'accomplir au matin du 31 mai ; à ce moment, l'ensemble des forces avait été considérablement diminué et je sentis que, quelle que fût la manière dont les choses tourneraient, on avait pu faire partir des cadres de valeur qui permettraient de reformer rapidement en Angleterre les unités des B. E. F.

Les restes des B. E. F., une fois repliés à l'intérieur des fortifications françaises, passaient sous les ordres de l'amiral Abrial, et le moment était donc venu pour moi de transmettre mon commandement, comme j'en avais reçu l'ordre et de m'embarquer pour l'Angleterre. J'invitai les généraux Blanchard et de La Laurencie à faire le voyage avec moi. A mon regret, ils durent tous les deux refuser, mais je pus faire partir une partie de l'état-major du 3e corps du général de La Laurencie avec mon propre état-major.

J'avais désigné le major général l'Hon. H. R. L. G. Alexander pour rester en France à la tête du 1er corps, qui comprenait maintenant moins de 20.000 hommes. Dans l'après-midi du 31 mai, je lui donnai mes instructions, basées sur celles que j'avais reçues du gouvernement de S. M. Il devait opérer sous les ordres de l'amiral Abrial et aider les Français à défendre Dunkerque. Il devait aussi s'occuper d'évacuer ses troupes, et j'insistai sur l'importance qu'il y avait à faire partager aux Français tous les moyens qu'on fournirait pour l'évacuation.

Le major général Alexander et moi décidâmes en principe qu'il évacuerait dans la nuit du 2 au 3 juin.

Ce soir-là (31 mai), à 18 heures, ayant fermé mon quartier général et remis le commandement au major général Alexander, je m'embarquai sur l'*Hebe* et partit pour l'Angleterre vers 2 heures, le 1er juin. A ce moment, la retraite du 2e corps se poursuivait conformément aux plans, mais devant une pression ennemie croissante sur terre et dans l'air. Les troupes gagnaient tranquillement et en bon ordre leurs places sur les grèves. Les plans élaborés par l'Amirauté pour fournir de petits bateaux étaient maintenant en plein fonctionnement. L'embarquement se faisait beaucoup plus facilement que les jours passés et il était favorisé, cette nuit, par une mer calme.

En tout, 211.532 hommes valides et 13.053 blessés ont été embarqués à Dunkerque et sur les plages, en dehors de 112.546 membres des armées alliées (chiffres du Ministère de la Guerre).